

« Le Misanthrope »

Guylaine Massoutre

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (1992). Compte rendu de [« Le Misanthrope »]. *Jeu*, (63), 146–147.

«Le Misanthrope»

Texte de Molière. Mise en scène : Christian Rist, assisté de Tamar Sebok et Michel Liard; décor et costumes : Rudy Sabounghi, assisté de Cathy Lebrun. Avec Bruno Karl Boes, Claudine Bonhommeau, Basile Bernard, Irène Jacob, Serge Le Lay, Françoise Le Meur, Philippe Müller, Denis Podalydès, Christian Rist, Claire Ruppli et Vincent Vernillat. Coproduction du Studio Classique, du C.R.D.C. de Nantes, de la Fondation Jacques Toja, du Cargo et de la maison de la culture de Grenoble, présentée à la maison de la culture Frontenac le 16 décembre 1991.

Désir d'acteur : la juvénile verveur d'Alceste et de Célimène

Il y avait foule, ce soir-là, dans la salle de la maison de la culture Frontenac, pour voir Molière. Non pas pour marquer l'étape d'une tournée américaine, ni parce que les billets étaient gratuits¹, mais parce que la notoriété de Christian Rist avait couru parmi les praticiens et les familiers de la scène, et son travail de ravalement des monuments classiques, renouvelant un répertoire qui presque toujours a quelque chose en trop ou en trop peu sur les scènes québécoises, voyagerait sans doute bien entre Paris et Montréal².

L'événement a fait mouche. La salle applaudit à tout rompre, avec chaleur et enthousiasme : le texte était touchant, la représentation endiablée, et toute une brillance et une luminosité polarisaient l'attention, masquant ce qui, en y regardant d'un peu plus près, n'échapperait pas au blasé de l'actualité à tout prix et au critique habitué à comparer. Le défi est relevé : *le Misanthrope* du Festival de Saint-Herblain, en banlieue de Nantes, nous a donné une vraie soirée de plaisir.

Le spectacle a donc plu. Sans entracte, comme c'est maintenant courant sur les scènes fran-

çaises, le texte classique a resserré ses unités : la virtuosité des acteurs était au service du langage, si bien qu'on scrutait la performance de Philippe Müller, dans le rôle d'Alceste, et de la sémillante Irène Jacob³ en frêle Célimène; l'unité de lieu a quitté les décors bourgeois habituels, remplacés par une vaste scène sans coulisses, évoquant un orientalisme zen, très pur, tonique, propice à la tenue de savantes conférences; dans ce lieu plus clos que jamais, l'action s'est nouée dans les âmes plus qu'au gré des conventions qui ponctuent d'ordinaire les pièces classiques; le temps, ramené à sa plus simple dimension⁴, celui d'une lecture à haute voix, allonge paradoxalement cette forme ample, sans ponctuation autre que les rythmes variés d'un long développement sur la misanthropie.

La méthode de Christian Rist⁵ est ce qu'il appelle un retour à la «vocation théâtrale», c'est-à-dire un travail sur le rapport de l'acteur au texte. Rist veut se défaire des maîtres sans les oublier tout à fait, et il commence par mettre au rebut de trop

1. Le Studio Classique répondait à une invitation du Théâtre de l'Opéra, en collaboration avec la maison de la culture Frontenac et les services culturels du Consulat général de France. La représentation était précédée d'un atelier avec des comédiens de Montréal et suivie d'une rencontre avec le public. Sur le travail du Théâtre de l'Opéra avec le répertoire classique, voir les articles d'Adrien Gruslin, «On ne badine pas avec l'amour» / On ne badine pas avec Musset», *Jeu* 59, 1991.2, p. 146-150, et «Shakespeare, l'Opéra et vous», *Jeu* 60, 1991.3, p. 128-130.

2. Ce *Misanthrope* a été présenté en octobre dernier au théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet à Paris. Christian Rist avait auparavant monté *la Veuve* de Corneille, dans ce même théâtre en janvier-février 1992; *le Misanthrope* est la seconde mise en scène qu'il signe. Il a complété cette trilogie classique par *Bérénice* de Racine à l'Athénée en mars-avril 1992. On notera que *Bérénice* et *le Misanthrope* étaient aussi à l'affiche des scènes montréalaises à l'hiver 1992.

3. Elle a obtenu le prix d'interprétation féminine à Cannes pour *la Double Vie de Véronique* de Krzysztof Kieslowski. C'est son premier rôle au théâtre — elle a vingt-cinq ans, nous dit-on.

4. La pièce dure un peu plus de deux heures.

5. Christian Rist est un familier du répertoire classique (il a travaillé Corneille, Racine, Molière, Marivaux principalement); élève de Jean-Marie Villégier, de Patrice Chéreau, de Roger Blin, de Roger Planchon, de Brigitte Jacque, il a fondé le Studio Classique en 1982 précisément pour travailler ces pièces dont les mises en scène sont souvent figées par de trop magistrales interprétations. En 1985, il a été l'assistant de Giorgio Strehler pour *l'Illusion comique* de Corneille. Il a aussi été responsable d'un hommage à Francis Ponge à Avignon en 1985, et il a dirigé l'automne dernier des lectures publiques d'auteurs contemporains par les acteurs du Studio Classique, au théâtre de l'Athénée.

savantes lectures faites les coudes collés à la table, les «fausses traditions» selon ses mots. Pour lui, c'est l'acteur qui, texte dans le corps, invente la signification et le jeu — ce qui n'est pas très nouveau. C'est un théâtre d'expérimentation, très physique — la diction est particulièrement travaillée —, proche de l'improvisation dans le travail préparatoire : la représentation en garde une fraîcheur, un allant, presque une naïveté qui charment le cœur et séduisent l'esprit.

Molière subit un décapage bénéfique, si l'on pense que le plaisir du jeu sert le texte; plus crédibles qu'embarrassés ou compassés, les personnages accèdent à la comédie. Toutefois, leur modernité dérape un peu sans jamais se ressourcer dans les réalités historiques sous-jacentes à ce texte : le théâtre classique devrait-il aussi être récrit? Sans modifier le texte de Molière, Rist renoue cependant avec un théâtre populaire comique. Le rire du public, dans cette salle comme en France, ne signifie-t-il pas surtout que le spectateur, las d'une culture générale artificielle, vient tout à coup de se réveiller, sollicité par des images quotidiennes et familières? Rist ne dirige pourtant pas un théâtre de parodie, et cela plaît, justement. Mais le «naturel» qu'il travaille agit en contrepoint des lectures sérieuses habituellement associées aux classiques. Les personnages vivent, adaptés au monde contemporain.

L'incongruité du décor abstrait comme les tenues modernes⁶ des acteurs célèbrent le culte de la beauté. L'énergie du jeu et le rythme des répliques soulignent la jeunesse des acteurs et du regard qu'ils portent sur le texte. Les déplacements, laissés au choix des acteurs à chaque représentation, sont dignes d'un ballet contemporain : on pose le temps d'un instantané, ou on se place pour répliquer à un camarade, et le travail de l'acteur cesse sans artifice avec le dernier mot de sa réplique, sans sortie ni illusion d'aucune sorte. Là aussi la transparence du jeu penche du côté d'un travail d'atelier, dont l'activité est singulièrement ritualisée...

C'est donc un théâtre moins populaire qu'il n'y paraît, et certainement très ambitieux. Ces onze acteurs, toujours sur le plateau ou dans la salle, courent le risque de donner au texte une cohérence fragile, tantôt inspirée et vraisemblable, tantôt moins sensible et moins sentie, mais toujours moderne. Dans la bouche de Philippe Müller, Alceste fait partager son étonnante présence et ses délires tragi-comiques; jeune individualiste généreux, il se bat contre l'hypocrisie et les images fausses, sans être à l'abri lui-même des aveuglements passionnels. Irène Jacob, une Célimène plus sensible que frivole, montre des talents prometteurs : elle est alternativement légère, imprévisible et calme, un brin écervelée, parfois effacée dans tant de morceaux de bravoure. Oronte, fat et irrésistible, est aussi drôle que la jeune Éliante est attachante, dans son rôle de femme ingénue et sensuelle. Christian Rist interprète un intelligent Philinte, et son jeu laisse penser qu'il n'y a pas de second rôle : plus de héros, ni de rôles de soutien. Le texte en est-il déséquilibré? Non, et c'est peut-être cela, l'apport de Rist et de sa mise en scène : la troupe de Molière n'ayant compté que des bons acteurs au temps du *Misanthrope*, les personnages sont nés de l'harmonie et des discordances d'un clan; de même, quelques semaines de travail auront suffi à former une équipe cohérente et complice autour de ce beau texte.

Les acteurs du Studio Classique font renaître l'histoire du théâtre, tandis que le sens de la pièce, enjeu permanent, s'efface devant leur désir de jouer ensemble. Sans doute est-ce là trahir la misanthropie d'Alceste et lui substituer la nôtre, celle que secrètent tous ces couples qui se cherchent et se défont. Cette lecture moderne demeure un défi, d'autant plus que ce théâtre repose sur des rencontres aléatoires de comédiens, sans espace théâtral reconnu ni tournée prévue et gagnée d'avance. C'est une entreprise de rajeunissement dont par chance nous avons saisi au vol le dernier acte, encore peu institutionnalisé, en dépit de l'excellente critique qui soutient déjà le nom de Rist en France.

Guyline Massoutre

6. La minirobe lamée et dorée de Célimène était tout à fait inattendu!